

LAMONDE, Yvan, dir., *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18e-20e siècle)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983. 368 p.

Francis Parmentier

Volume 38, Number 4, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304314ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304314ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parmentier, F. (1985). Review of [LAMONDE, Yvan, dir., *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18e-20e siècle)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983. 368 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(4), 598–601. <https://doi.org/10.7202/304314ar>

LAMONDE, Yvan, dir., *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18e-20e siècle)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983. 368p.

*L'imprimé au Québec* contient treize communications présentées à un atelier de travail organisé conjointement par l'Institut québécois de recherche sur la culture et le Groupe de recherche en histoire de l'imprimé au Québec les 12 et 13 novembre 1981.

Il n'est pas question, dans le cadre de cette recension, de rendre compte de toutes les communications. D'ailleurs, Yvan Lamonde résume les travaux de ses collègues dans la présentation du volume. Citons cependant les noms de tous les auteurs, soit: Allan Greer, Vivian Labrie, John Hare et Jean-Pierre Wallot, Claude Galarneau, Yvan Morin, Roger Le Moine, Marcel Lajeunesse, Maurice Lemire, Lucie Robert, Vincent Nadeau, Sylvie Provost, Gilles Gallichan, Raymond Vézina. Arrêtons-nous à deux communications qui présentent un intérêt tout particulier pour les historiens du livre (qui n'est qu'un imprimé parmi d'autres) celle de Claude Galarneau: «Livre et société à Québec (1700-1859): état des recherches» (p. 127 à 144), et de Lucie Robert: «Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1940)» (p. 225 à 242).

Claude Galarneau nous livre la problématique d'ensemble de son projet en ces termes: «La problématique d'ensemble a été élaborée autour des trois grands aspects de la production, de la diffusion et de la consommation de l'imprimé. Le premier comprend la fabrication du papier, l'imprimerie et ses artisans, l'édition et l'imprimé lui-même, livre, brochure, périodique et travaux de ville, sans oublier les entreprises et les techniques. La diffusion étudie le commerce du livre, la librairie, les vendeurs, l'importation et la vente en gros ou en détail. La consommation se consacre à l'étude de l'imprimé chez l'utilisateur individuel ou collectif.» (p. 131)

Cette problématique présente les avantages suivants: 1 - Elle couvre *tous* les aspects - économique, technique, sociologique et culturel - du livre à l'exception, bien entendu, des études de contenu qui, elles, relèvent d'une autre méthodologie et d'autres objectifs (comme, par exemple, l'étude des formes, des idéologies, des influences réciproques). 2 - Elle permet de s'appuyer sur le quantitatif. Non que le quantitatif «en soi» ait une valeur scientifique supérieure aux autres méthodes. Mais, comme le rappelle fort pertinemment Claude Galarneau: «L'imprimé, qu'il soit considéré comme unité matérielle - titre, volume, format, feuille, brochure, livre, périodique - comme unité culturelle - livre de religion, de droit ou autre catégorie - ou unité sociologique - livres lus ou consultés, livres d'apprentissage scolaire ou professionnel - doit être mesuré, évalué ou estimé. Parce que le quantitatif permet de voir de quoi on parle.» (p. 132-133) 3 - Elle désacralise le livre et en fait un objet d'étude scientifique. Comme n'hésite pas à le rappeler Lucien Febvre dans son désormais classique *L'apparition du livre* (1958): «(...) le marché du livre fut toujours semblable à tous les autres marchés»<sup>1</sup>, affirmation reprise - et étendue à tout le «champ» culturel - par Pierre Bourdieu dans *Le marché des biens symboliques* (1971). 4 - Par son caractère «systématique», elle autorise des con-

<sup>1</sup> Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre* (Paris, A. Michel, 1971), 165.

clusions - provisoires certes, mais néanmoins fondées - qui découlent non plus d'observations partielles - et partiales - mais d'un ensemble de facteurs qui agissent et réagissent les uns sur les autres. 5 - Elle ouvre la voie à des micro-études - dans le temps et dans l'espace - dont le cumul nous permettra d'avoir un jour une idée beaucoup plus précise de l'histoire culturelle du Québec.

Le projet de recherche de l'équipe de Claude Galarneau couvre la ville de Québec de 1700 à 1859, dans une perspective plus globale de l'histoire de la culture savante du Québec. Pour ce faire, l'équipe a procédé au dépouillement des trois grands journaux de Québec: *la Gazette de Québec* depuis 1764, *le Canadien*, à partir de 1831 et *le Journal de Québec* depuis 1842, en y relevant systématiquement tout ce qui concernait l'imprimé et les associations volontaires. Ensuite, à partir des almanachs et des annuaires, on a compilé le nom et l'adresse de tous ceux qui ont participé à la production et à la diffusion de l'imprimé.

Puis, ont été mis à contribution, les inventaires après décès des bibliothèques privées et les catalogues des bibliothèques collectives.

Parmi les premières conclusions auxquelles l'équipe est arrivée, notons-en quatre: 1 - «(...) les plus gros annonceurs sont les imprimeurs, libraires et éditeurs de journaux quant au nombre d'annonces. Et c'est bien là l'une des caractéristiques propres au monde du livre en Amérique du Nord.» (p. 138); 2 - «(...) le premier libraire de langue française au sens où Drolet l'entend, c'est à mon avis Augustin Germain, dès 1815, et bien avant les Crémazie, comme le dit Jean-Louis Roy.» (p. 138); 3 - «(...) la catégorie des belles-lettres vient au premier rang, doublant très largement celle des sciences et arts, de l'histoire, de la religion, et triplant celle du droit.»; 4 - «Au plan linguistique, retenons que 48% des titres annoncés sont des livres de langue française, 47% de langue anglaise, 3% de langue latine. Le livre français est en avance dans la première décennie et le livre anglais, dans les cinq décennies suivantes.» (p. 141)

Dans *Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1960)*, Lucie Robert s'éloigne de la problématique d'ensemble de Claude Galarneau pour se concentrer sur le livre littéraire. Elle veut vérifier l'hypothèse suivante: «Le marché du livre est ici supposé constituer une des conditions d'existence de la littérature, et c'est en tant que tel qu'il est étudié ici. Dans cette perspective, il est possible de considérer l'hypothèse selon laquelle une transformation dans les pratiques d'écriture peut affecter la distribution du marché de la littérature. (...) Inversement, toute transformation subie par le marché est postulée ici comme devant avoir un effet sur les conditions de production/consommation de l'oeuvre littéraire. Mieux. Ne pourrait-on pas considérer les conditions de production/consommation d'un produit industriel (le livre) et les conditions de production/lisibilité d'un texte (littéraire, symbolique) comme indissolublement liées?» (p. 227)

Lucie Robert analyse et dénonce les pratiques des maisons d'édition scolaire comme Beauchemin, Granger, Fides et le Centre pédagogique qui, à toutes fins pratiques, tuent dans l'oeuf les initiatives des éditeurs et des imprimeurs dont les préoccupations idéologiques et esthétiques ne sont reliées ni au cléralisme, ni au manuel scolaire. Et elle arrive, au terme de son enquête, à

la conclusion fort intéressante que la censure n'a plus besoin de s'exercer ouvertement comme c'était le cas au XIXe siècle, par des mandements par exemple, mais qu'elle arrive au même résultat, de manière cachée, par des pressions économiques. Ainsi: «Les carences du marché auront notamment des incidences qu'on a vues sur les possibilités d'édition et de diffusion des textes dans les années 1950. On a pu - avec raison - avoir l'impression d'une censure cléricale puissante, stérilisant l'écriture dans ces années-là. Mais trop longtemps, on a considéré cette censure comme directe alors qu'elle s'exerçait par le contrôle d'un marché depuis les années 1930, à l'encontre des principes fondamentaux du libéralisme. (...) La marginalité de l'écriture peut alors se concevoir dans ses rapports avec la circulation marchande.» (p. 238)

A vrai dire, il n'y a pas que le clergé qui ait eu une influence néfaste sur la création littéraire, et Lucie Robert a raison de souligner le poids disproportionné au Québec des multinationales de l'édition, françaises notamment: «(...) l'installation des multinationales françaises (Hachette et Flammarion, en particulier) sur le territoire québécois a privé les entreprises nationales d'une source d'approvisionnement essentielle à leur survie, sans pour autant assurer la diffusion de la production littéraire locale.» (p. 238)

Nous estimons que l'analyse des rapports matériels: littérature/conditions de production/consommation, telle que pratiquée par l'auteur, fonctionne de façon satisfaisante lorsqu'il s'agit de démontrer les mécanismes occultes de censure. Cependant, nous doutons de son efficacité lorsqu'il s'agit de montrer que les conditions de production/consommation ont, *ipso facto*, une influence sur toutes les pratiques d'écriture. Lucie Robert récuse la distinction établie par Bourdieu, et reprise par Dubois, entre production restreinte et production de masse car, dit-elle: «on voit que ces travaux ont pour conséquences de retirer la littérature des rapports marchands, réservés à la para-littérature, et, paradoxalement, de conserver ainsi dans le champ des études matérialistes, une perspective parfaitement idéaliste, niant à l'art à la fois son statut au sein de la communication et son inscription dans des rapports économiques.» (p. 228) Or, nous semble-t-il, tous les travaux de Bourdieu démontrent le contraire: ainsi, dans *La production de la croyance*<sup>2</sup>, il pose la question suivante: «(...) qui, du peintre ou du marchand, de l'écrivain et de l'éditeur ou du directeur de théâtre est le véritable producteur de la valeur de l'oeuvre? L'idéologie de la création, qui fait de l'auteur le principe premier et dernier de la valeur de l'oeuvre, dissimule que le commerçant d'art (marchand de tableaux, éditeur, etc.) est inséparablement celui qui exploite le travail du «créateur» en faisant commerce du «sacré», et celui qui, en le mettant sur le marché, par l'exposition, la publication ou la mise en scène, *consacre* le produit, autrement voué à rester à l'état de ressource naturelle, qu'il a su «découvrir», et d'autant plus fortement qu'il est lui-même consacré.» (p. 5)

On voit bien que la distinction opérée par Bourdieu entre production restreinte, production moyenne et production de masse ne relève aucunement d'une perspective idéaliste et vise, encore moins, à retirer l'oeuvre des multiples contraintes matérielles auxquelles elle est soumise. Cette distinction a cependant pour résultat d'éviter à l'analyste le piège de la vieille théorie mar-

<sup>2</sup> Pierre Bourdieu, *La production de la croyance*, Actes de la recherche. Février 1977, no 13, 3-43.

xiste du reflet, piège auquel ni Lukacs ni Goldmann, armés pourtant tous deux d'un formidable appareil philosophique et culturel, n'ont pas complètement échappé. C'est que l'oeuvre littéraire est à la fois objet *et* signification, pour reprendre une distinction célèbre avancée par Sartre dans *Qu'est ce que la littérature?*, et reprise par Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture*. Cette dualité permet de donner à l'oeuvre littéraire non pas un statut idéaliste, mais un statut particulier, qui différencie à la limite toute production intellectuelle ou artistique des productions matérielles courantes. Faute d'opérer cette distinction, rien ne devrait nous interdire d'assimiler *Don Quichotte* au métier à tisser ou *Les fleurs du mal* au premier bateau à vapeur.

En conclusion, qu'il nous soit permis de dire que *L'imprimé au Québec* nous semble un ouvrage indispensable à tout étudiant sérieux de l'histoire culturelle du Québec: la variété des points de vue, des sujets, des méthodologies nous paraît être le signe d'une grande vitalité dans ce domaine de recherche. Comme le rappelle Yvan Lamonde dont les travaux en la matière sont bien connus: «A rebours d'une certaine conception idéaliste de la culture et de l'imprimé, ces recherches auront mieux fait voir le caractère pratique, fonctionnel de l'imprimé, du livre tant dans la bibliothèque publique que dans la bibliothèque personnelle. Ces travaux auront eu un effet d'entraînement dans le domaine de l'histoire littéraire où la matérialité de la production et de la consommation littéraires constitue dorénavant un domaine d'étude.» (p. 17)

*Département de français*  
*Université du Québec à Trois-Rivières*

FRANCIS PARMENTIER